

Voici un texte de 2017 destiné à préfacer un roman dont l'écriture a débuté la même année et qui demeure inachevé à ce jour, faute de temps hors atelier.

À la réflexion, *Préface* me ressemble aussi comme peintre, simple question de vocabulaire et de contexte. 2024/01

### **Préface [à un roman] (2019)**

Entreprendre un premier roman n'est jamais sans inquiétudes. Légitimes ou trompeuses, elles ont le don de s'inviter de force, en cohue et très en avance sur une première frappe au clavier.

Amorcer si étrangement une préface c'est taire l'essentiel, direz-vous. Peut-être... mais c'est aussi faire table rase d'aperçus plus ou moins alléchants d'une histoire X dont il me reste tout à écrire. Une préface devrait être rédigée pré-roman. Tout simplement.

Je ne vous parlerai que de mes inquiétudes légitimes. Les autres seront vite oubliées grâce aux bons soins de mon barman, un psy de fortune plutôt aimable, mais que je soupçonne d'être plus heureux de voir ses clients s'endormir que de converser avec eux.

Les motifs d'écrire abondent, aussi hétéroclites et nombreux que le sont les romanciers en herbe. Et pourtant, rares sont les raisons assez durables pour franchir la nuit. Pour ma part, une seule suffira, bien différente de mes désirs et de mes illusions. Une seule qui me convainc dès maintenant que bientôt le jeu en vaudra la chandelle. Une seule, somme toute assez banale, qui se résume à la simple perspective des plaisirs d'une langue à l'appui de mes fantaisies.

Écrire un roman me demandera du temps; chercher à le faire correctement, beaucoup plus. L'évidence m'a fait hésiter, longuement, jusqu'aux frontières du renoncement. Je vous dirai en bloc que ma vocation première demeure la peinture, que rogner sur les heures d'un atelier ensoleillé est impensable, que la sculpture fait oublier les nuages et que la pluie et la neige me laissent libre de mon temps. À chacun ses empêchements, direz-vous, et à cette allure on verra dans cent ans.

En réalité, la crainte de manquer de temps est une erreur de perspective née de l'absurdité de croire à priori que l'écriture est une course contre la montre; un roman, qu'une finalité et qu'une parution, un but en soi. Il m'a fallu tout redresser en traversant mon propre miroir pour qu'enfin l'écriture m'apparaisse le pas à

pas d'un marathon sans fil d'arrivée ni horaire qu'il m'importera peu de conclure en roman, publié ou non. Il en sera ainsi, toute autre attitude me gâcherait le plaisir d'écrire.

Reste à choisir l'histoire. C'est si simple, dit-on; les idées, ça ne manquent jamais, on le sait. Et pourtant, thèmes, scénarios, silhouettes, pochades et griffonnages se sont entassés à un rythme susceptible à la longue de bourrer un désert de pages littéraires sans avenir.

Par chance, Wassily Kandinsky m'est revenu en mémoire: « Son oeil [d'artiste] doit être dirigé vers sa vie intérieure et son oreille tendue vers la voix de la nécessité intérieure. Il pourra se servir de tous les moyens autorisés et tout aussi facilement de ceux qui sont interdits.»

« ... se servir de tous les moyens... » et voilà que, en un tour de clé, choisir d'entrée de jeu perdit toute son importance. Au fond, l'histoire d'un roman n'a de sens que si elle offre la promesse d'une vaste étendue où y promener imagination et flexibilité d'écriture. À mon grand soulagement, je n'ai eu qu'à choisir des moyens, procédés, avenues et aventures qui m'attiraient avant de trouver une histoire appropriée, celle que vous lirez.

-----

« Tout ce que j'ai appris des autres m'a gêné. Je peux donc dire: personne ne m'a rien appris; il est vrai que je sais si peu de chose! mais je préfère ce peu de choses qui est de moi-même. » Paul Gauguin